



**HAL**  
open science

## Temporaliser l'analyse des mobilisations politiques

Gaël Franquemagne, Rodolphe Gouin, Bénédicte Récappé

► **To cite this version:**

Gaël Franquemagne, Rodolphe Gouin, Bénédicte Récappé. Temporaliser l'analyse des mobilisations politiques. Thierry Berthet; Olivier Costa; Rodolphe Gouin; Xavier Itçaina; Andy Smith (dir.). Les nouveaux espaces de la régulation politique, L'Harmattan, pp.109-134, 2008, Logiques politiques, 978-2-296-05668-8. halshs-00332866

**HAL Id: halshs-00332866**

**<https://shs.hal.science/halshs-00332866>**

Submitted on 22 Oct 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Temporaliser l'analyse des mobilisations politiques

Gaël Franquemagne, Rodolphe Gouin et Bénédicte Récapé

L'analyse des mobilisations politiques a acquis dans le domaine de la science politique une légitimité aujourd'hui incontestable. Qu'il s'agisse de mouvements institutionnalisés (partis politiques, syndicats) ou plus instituants<sup>1</sup> (mouvements protestataires et altermondialistes), tous ont désormais droit de cité dans les colloques et publications scientifiques. Le CERVL n'est pas resté à l'écart de ce mouvement et a su porter un regard novateur sur ces mobilisations, sa particularité résidant dans une prise en considération accrue des ressources du lieu dans l'émergence et dans le développement d'une cause ou de mobilisations qualifiées alors de *socioterritoriales*<sup>2</sup>.

Si ce champ disciplinaire n'est pas réellement nouveau, c'est en revanche le regard que le politiste porte sur cet objet qui tend à se renouveler. Il est apparu intéressant, dans le cadre de cet ouvrage, de s'arrêter sur une perspective trop souvent absente des analyses sur les mobilisations politiques, à savoir la perspective temporelle. Celle-ci constitue un angle mort de l'analyse qu'une publication américaine a récemment contribué à éclaircir. Dans *Silence and Voice in the Study of Contentious Politics*, Doug MCADAM et William H. SEWELL (2001) proposent de compléter les deux modèles analytiques classiques (*dominant temporalities*), les cycles protestataires (*protest cycles*) et les processus de changement à long terme (*long-term change process*), par deux rythmes temporels rarement pris en considération (*submerged temporalities*), les événements transformateurs (*transformative events*) et les époques contestataires (*cultural epochs in contention*). Si le premier est discontinu et plaide pour une approche plus centrée sur l'événement, attentive aux moments clés de transformation sociale, le second revient sur le long terme et sur l'observation que certaines formes de la contestation, une fois inventées, restent disponibles pendant longtemps et en des lieux diversifiés. Ce dernier rythme permet en particulier d'appréhender les actualisations protestataires que connaît un même site, ainsi que de comprendre les appropriations qui en sont faites. Il se rapproche en cela de la notion d'épisode (*episode*) formulée par Doug McAdam, Sidney Tarrow et Charles Tilly (2001), qui ne doit pas être comprise « *as linear sequences of contention in which the same actors go through the repeated motions of expressing preestablished claims in lock-step, but as iterative sites of interaction in which different streams of mobilization and demobilization intersect* ». C'est dans cette perspective de recherche que nous souhaitons inscrire ce travail en nous efforçant de clarifier les implications tant méthodologiques que théoriques d'une analyse des mobilisations au prisme de leurs temporalités.

Nous entendons ici mobilisation politique, dans un sens très large, comme un ensemble de productions collectives visant principalement à créer ou à augmenter la reconnaissance d'une cause. Nous utiliserons dans le cadre de cette étude des exemples variés tels que des mouvements plus ou moins organisés (Sillon, Action française, mouvement du Larzac) et des mobilisations éphémères (mouvements étudiants).

Traiter des mobilisations politiques sous l'angle de leurs temporalités implique certes pour le chercheur de situer son objet dans la chronologie, mais surtout d'en repérer les occurrences ou manifestations concrètes. Cette préoccupation méthodologique sera l'objet de notre première partie. Nous nous attacherons ensuite à préciser de manière pragmatique les implications théoriques de cette temporalisation, d'abord en revenant sur l'analyse processuelle des

---

<sup>1</sup> Selon la terminologie de l'analyse institutionnelle, au sens où ils analysent et bousculent des pratiques militantes plus figées. LOURAU, 1969.

<sup>2</sup> Des travaux portant sur les mobilisations kurdes à Bordeaux (Flora Burchianti), sur les mouvements étudiants en contexte autoritaire (analyse comparée dans trois pays, Bénédicte Récapé), sur le mouvement du Larzac (Gaël Franquemagne) témoignent de cet intérêt croissant au sein du CERVL pour l'analyse des mobilisations socioterritoriales. De manière plus générale, les journées d'études : *Les mobilisations émergentes. Causes, acteurs, pratiques* organisées dans le cadre de l'école doctorale de science politique de l'IEP de Bordeaux en décembre 2004 ont offert l'occasion de montrer la vitalité de ce domaine de recherche (publication en cours).

mobilisations à travers les concepts de carrières et de trajectoires militantes, puis en montrant que cette perspective temporelle permet de mieux comprendre l'événement protestataire.

#### L'INSCRIPTION TEMPORELLE MULTIDIMENSIONNELLE (ITM) DES MOBILISATIONS POLITIQUES

Le présupposé de notre approche par les temporalités tient au fait que nous considérons les modes d'inscription d'un objet dans le temps comme un faisceau de variables explicatives, ou au moins comme des connaissances fortement génératrices d'hypothèses. Cette inscription n'est pas à concevoir simplement de façon chronologique, c'est-à-dire comme date de l'apparition de l'objet ou d'un phénomène le concernant, mais plus largement considérer sa situation au sein de différentes dimensions temporelles. Ainsi sommes-nous amenés à étudier aussi bien sa durée (et au sein de cette première dimension les temps court, moyen et long – selon la catégorisation de Fernand BRAUDEL [1958]), que ses éventuelles fréquence et régularité.

Ce présupposé est aujourd'hui relativement courant en sciences sociales en général<sup>3</sup> et en science politique en particulier. La sociologie historique du politique, remise au goût du jour (après l'oubli pendant presque un siècle des travaux de Karl Marx ou de Max Weber) par la sociologie anglo-saxonne (incarnée principalement par Reinhart Bendix, Barrington Moore, Theda Skocpol ou Charles Tilly) est aujourd'hui solidement installée et son rapport à l'histoire n'est plus guère source de conflits. En France aussi<sup>4</sup>, bien que plus tardivement, la sociologie historique du politique a réussi à s'imposer (DELOYE et VOUTAT, 2002), moins sous l'influence de sa variante américaine que sous l'effet d'une approche constructiviste des faits politiques (LACROIX, 1981 ; 1985) qui redécouvrirait par ce biais leur historicité<sup>5</sup>. On peut estimer que c'est globalement la faillite des entreprises fonctionnalistes et béhavioristes qui a conduit à une revalorisation de la dimension temporelle dans l'étude des phénomènes sociaux et plus encore politiques.

En sociologie des mobilisations, on notera les tentatives récentes pour réintégrer le rapport au temps dans l'analyse (Fillieule, 2001 ; Sawicki, 2003). On compte cependant avant tout des monographies qui intègrent l'inscription temporelle de leur objet, au sens précisé plus haut, de situation au sein d'une temporalité.

L'approche par les temporalités telle que nous nous proposons de la clarifier consiste à produire un certain nombre de lectures de l'évolution de l'objet ou de processus le concernant à partir de questionnements sur leurs différents modes d'inscription dans le temps. Comme nous le verrons plus loin, le démontage du McDonald's de Millau par des militants de la Confédération paysanne et du SPLB (Syndicat des producteurs de lait de brebis) en 1999 gagne en intelligibilité dès lors qu'on cherche à l'inscrire dans des évolutions et processus qui excèdent ceux de l'acte du démontage. Il ne s'agit pas *uniquement* de proposer une étude de la genèse de la mobilisation. L'objectif de l'ITM d'un objet n'est pas la description, comprise comme une « narration » (VEYNE, 1971), la synthèse d'événements vrais, ou pour le dire autrement, comme un récit qui se limite à accumuler les informations et à les agencer selon le sens commun. Nous ne partageons donc pas l'idée, chère à Ch. TILLY, que la causalité apparaît dans un récit historique richement développé (1984). Celui-ci, au mieux, produit des

---

<sup>3</sup> Qu'il s'agisse en premier lieu de l'histoire elle-même, en réaction d'abord contre l'épistémologie des annales, puis dans sa redécouverte, depuis une vingtaine d'années, du temps court et de l'action située (DELACROIX, 1995 ; de la sociologie (à travers le succès de la sociologie de Norbert Elias, le retour en grâce de la sociologie historique wébérienne ou l'ethnométhodologie de Louis QUERE (séminaire *EspacesTemps*, Université européenne de la recherche, 2 mai 1994) ou l'approche de la rationalité située de Nicolas DODIER [1993]) ; ou encore de l'économie (BOYER, 1989). La philosophie a aussi accompagné ce mouvement, principalement, en France, à travers l'œuvre de Paul RICŒUR (1991) mais aussi l'épistémologie de Jean-Claude PASSERON (1980 et 1991).

<sup>4</sup> Pierre Favre rapporte même, bien que pour le déplorer, que « dans la situation présente de la discipline en France, la tâche consistant à émettre quelques réserves sur la fécondité de la socio-histoire du politique est inconfortable et à coup sûr à contre-courant ». Il constate que « la socio-histoire du politique est devenue en quelques années, de par l'exemple et l'influence de quelques professeurs prestigieux, une quasi-discipline au sein de la science politique française. ». FAVRE et LEGAVRE 1998.

<sup>5</sup> Cette question de l'historicité a fait l'objet d'un riche recueil de communications publié sous la direction de Pascale LABORIER et Danny TROM, et consacré aux historicités de l'action publique (2003).

effets de connaissance (PASSERON, 1991, *op. cit.*) à travers la re-conceptualisation des données, au pire se contente d'accumuler les informations disponibles<sup>6</sup>. L'étude de l'ITM vise un objectif sociologique, non historiographique : générer des hypothèses qui permettent à terme de proposer une explication du phénomène, autrement dit de produire des effets d'intelligibilité (PASSERON, 1991, *op. cit.*). C'est à travers un questionnement sur ces multiples modes d'inscription dans le temps qu'un certain nombre de variables explicatives apparaissent.

Deux points sont à développer afin de montrer de manière plus approfondie en quoi consiste l'intérêt méthodologique général de cette approche. Le premier répond à la question de savoir ce qui précisément s'inscrit dans le temps. Il s'agira par ce biais de clarifier la méthode de l'étude d'ITM en s'appuyant sur la définition pragmatique de la mobilisation ci-dessus exposée. Le second point portera sur l'intérêt de cette approche, à savoir sa capacité à générer directement ou indirectement des hypothèses explicatives.

## Aspects méthodologiques

Que regarde-t-on précisément lorsqu'on s'attache à suivre l'ITM d'un objet ? Schématiquement, après avoir choisi une dimension (par exemple la durée), on observe certains de ses traits dont on note les éventuelles modifications ou transformations au cours du temps. On peut penser à ces séquences filmiques où le plan étant fixe sur un bouton de fleur, la bande est passée en accéléré : on observe alors directement la transformation de l'objet (l'éclosion de la fleur), c'est-à-dire la modification de quelques-uns de ses traits, tels sa forme, sa couleur, la texture de ses pétales, etc. Ce type d'observation est l'expérience typique de l'étude d'une évolution : on embrasse l'objet d'un coup d'œil et on suit sans interruption les modifications sur une durée donnée. L'illusion du temps continu est totale. Or l'observateur des mobilisations n'a pas devant lui un film en continu, au plan fixe. Tout ce qui s'offre à son regard, ce sont des événements (ici dans le sens d'occurrences spatiotemporelles). Dans le cadre de cette présentation générale, nous nous concentrerons sur les traits essentiels que sont les productions collectives de la mobilisation<sup>7</sup>. Le terme de productions collectives est à comprendre dans un sens large : il s'agit aussi bien d'actions de terrain (manifestations, grèves, occupation de locaux, destruction de plans de maïs transgénique, passages à la télévision, rédaction et distribution de tracts, publications d'articles de journaux, etc.) que de discours (au sens de contenu discursif, de parole, non plus de supports matériels). L'une des difficultés consiste à dire sur quelle base se fonder pour attribuer à l'entité collective ces différentes productions.

La contrainte dans l'observation conduit à adopter une définition pragmatique de la mobilisation telle que celle citée en introduction. L'enjeu portant sur le point de méthode que constitue l'étude de l'ITM, il est nécessaire de s'en tenir à une conception *a minima* pour se donner les moyens de travailler sans barrières théoriques trop restrictives. Ainsi, le rapport de l'entité collective aux individus qui la composent, qui nécessite d'être clarifié dans une définition du concept de mobilisation politique, ne doit pas encore à ce stade entrer en ligne de compte. De même, la question de l'identité d'une mobilisation, qu'elle soit construite par le chercheur sur la base des comportements observés, ou sur la base des représentations que les acteurs, partagent (inconsciemment) ou construisent (consciemment), ne doit pas nous empêcher de penser la mobilisation comme objet en soi de l'étude. Cependant, de toute évidence, l'examen d'une mobilisation à travers ses temporalités a beaucoup à apprendre d'une analyse menée aux niveaux individuel ou groupal, comme nous le verrons plus tard.

La définition *a minima* que nous proposons est alors la suivante : une mobilisation politique est un ensemble de productions collectives visant principalement à créer ou

---

<sup>6</sup> Mais dans les deux cas, « l'histoire demeure fondamentalement un récit, et ce qu'on nomme explication n'est guère que la manière qu'a le récit de s'organiser en une intrigue compréhensible. » (VEYNE, 1971, *op. cit.*).

<sup>7</sup> L'étude des différentes inscriptions temporelles d'un objet s'intéresse aussi bien à celle de ses productions collectives (les actes du groupe) qu'à l'évolution de caractéristiques comme le nombre de militants, les ressources financières, les moyens de diffusion médiatique. La méthode reste la même puisque du point de vue de l'observateur, ce sont encore des événements qui sont pris en compte : la publication à telle date du nombre de militants, l'achat d'une nouvelle presse pour diffuser les tracts, etc. C'est par conséquent la même méthode utilisée, qui consiste à observer des événements et à les relier les uns aux autres.

augmenter la reconnaissance de la cause défendue ou, pour le dire autrement, de lutter pour la reconnaissance<sup>8</sup> de la cause défendue. Le motif de toute production collective est directement ou indirectement, lors des réunions d'organisation, par exemple, de montrer l'existence de la mobilisation à un certain public et ainsi d'augmenter la visibilité de la cause défendue, de modifier les représentations du public visé, de convaincre de certaines idées, d'influencer voire d'imposer certaines décisions.

Si les traits observés par le chercheur sont des productions collectives, en quoi consiste alors l'étude de l'ITM d'une mobilisation ? Dans l'observation de ces événements et, plus exactement, dans l'analyse du nombre de leurs apparitions (fréquence), des écarts entre celles-ci (régularité) et de la longueur de chacune (durée). Cette démarche s'appuie donc sur l'analyse de la fréquence, de la régularité et de la durée. Son aboutissement consiste dans une *synthèse* recréant l'illusion du continu à partir des différentes temporalités de ces événements. L'examen de l'ITM vise à produire une variété de lectures de l'évolution de l'objet et se joue donc dans un double mouvement d'analyse des productions collectives – déconstruction du continu – et de leur synthèse – reconstruction du continu. Il nous paraît indispensable d'insister sur ces deux étapes et sur la nécessité de prendre en charge la totalité du travail. En effet, il ne faudrait pas que, sous le prétexte d'une lecture de l'évolution, processuelle ou génétique, réputée plus éclairante, cette étude s'en tienne à la simple synthèse d'impressions vagues, masquant l'absence d'un réel travail d'analyse (dans son sens logique de régression de la conséquence au principe, c'est-à-dire, ici, de déconstruction du continu) par une densification théorique. Il ne s'agit pas de prêcher pour un retour à un quelconque positivisme, mais d'asseoir sur sa rigueur méthodologique l'analyse de l'ITM d'une mobilisation.

Ainsi, si on prend l'exemple du mouvement d'Action française d'avant 1919, année de sa métamorphose en parti politique (en raison de la présentation de candidats aux élections législatives), cette approche peut consister en l'observation des variations de durée, de fréquence et de régularité des différentes productions collectives que sont la diffusion de la *Revue d'Action française*, les publications d'articles de Charles Maurras dans d'autres journaux, les conférences publiques, les rassemblements, les attaques contre les ouvriers grévistes, etc., puis en la synthèse de ces différentes données sous forme qualitative (en langue naturelle) ou quantitative (graphique) traduisant l'évolution générale de tel ou tel trait : par exemple, la radicalisation des positions sur les questions de politique internationale entre 1898 et 1919, ou une courbe sinusoïdale de l'évolution du montant global annuel des dons faits au mouvement. De ces connaissances pourront être tirées des hypothèses explicatives sur le fait que l'organisation décide de se transformer en parti politique et de jouer le jeu du parlementarisme en présentant sous son étiquette des candidats aux législatives de 1919.

Mais il ne s'agit pas non plus de tomber dans le piège d'un formalisme qui, sous prétexte de mesurer, conduirait à assimiler toutes les productions collectives les unes aux autres. Il importe de souligner que ces mesures ne peuvent être effectuées que sur des données similaires quant au sens (donc relativement à ce qu'on a l'intention de mesurer) : ainsi la parution d'un article, une manifestation ou la tenue d'une réunion du bureau ne peuvent constituer *a priori* trois occurrences de même catégorie. S'il s'agit de mesurer la durée, la fréquence et la régularité des prises de position idéologiques sur tel sujet, alors il se peut que ces trois productions soient subsumées sous la même catégorie. En revanche si, d'un point de vue organisationnel, les objets de la mesure sont des actions fortement mobilisatrices, seules les occurrences de *manifestations* seront retenues.

Les trois temporalités mentionnées doivent être considérées comme des modes ou des attributs, non comme des valeurs. Les productions collectives ne sont pas nécessairement longues, fréquentes et régulières, mais *elles ont une durée, une fréquence et une régularité qu'il faut mesurer* (la mesure de la régularité, par exemple, allant de l'irrégularité la plus totale à la régularité la plus parfaite). Ces temporalités sont relatives à une durée englobante au sein de laquelle s'insèrent la durée de l'existence de cette mobilisation.

---

<sup>8</sup> Notons que le concept de lutte pour la reconnaissance, tel qu'il a été théorisé par Axel Honneth, se révèle particulièrement utile puisqu'il permet de passer de l'individuel au collectif, c'est-à-dire de la cause défendue au sein de la lutte collective, à l'engagement individuel (raisons de l'engagement), sans changer de cadre explicatif (HONNETH, 2000).

Mais l'étude de l'ITM, invitant à multiplier les dimensions, peut conduire par exemple à réduire sa durée, par convention, à une durée formelle quasiment minimale (par rapport à l'unité de temps de référence qui peut être la journée ou l'heure). Ainsi réduite à être à elle-même sa seule production collective, elle peut être rapportée à des durées beaucoup plus longues et apparaît dès lors comme une occurrence parmi d'autres du type de mobilisation dont elle est un exemplaire. Une nouvelle étude de la durée, de la fréquence et de la régularité de ces occurrences peut alors être proposée. Il en va ainsi, par exemple, des manifestations étudiantes de la place Tian An Men, à Pékin en 1989, qui intègrent ce mouvement dans une durée qui remonte au lendemain de la Première Guerre mondiale : l'historiographie chinoise accorde une place importante à la mobilisation des étudiants de Pékin en 1919 ; la seconde moitié des années soixante voit une nouvelle phase durant laquelle les jeunes Chinois dénoncèrent le fonctionnement élitiste de l'université ; à partir de l'automne 1978, ils entament un vaste mouvement d'opposition au régime politique ; cette vague se prolonge durant les années quatre-vingt et les universités chinoises deviennent alors le théâtre de nombreuses formes de militantisme politique (rédaction de *dazibaos*, signature de pétitions, multiplication de conférences) ; enfin l'engagement politique des étudiants culmine au printemps 1989 avec le mouvement de la place Tian An Men. Intégrer cette dernière dans une durée englobante remontant quatre-vingts ans en arrière fait de cet événement une occurrence parmi d'autres dont on peut mesurer la durée, la fréquence et la régularité.

Les différents points de méthode inhérents à l'étude de l'ITM ayant été présentés, il s'agit maintenant de montrer en quoi cette approche peut se révéler particulièrement féconde.

### ***Générativité de l'étude de l'ITM d'une mobilisation***

Nous avons rapidement évoqué plus haut un premier exemple du caractère génératif de l'ITM à travers l'étude de la durée, de la fréquence et de la régularité des productions collectives du mouvement d'Action française. Il s'agit maintenant de proposer des développements plus conséquents. La capacité de ce genre d'étude à produire des hypothèses apparaît encore à travers les typologies qu'elle permet de dresser sur la base des critères que constituent donc les valeurs de durée, de fréquence et de régularité. Une classification simple consisterait par exemple à distinguer des mobilisations de courte, moyenne et longue durées (sur la base d'une unité de temps définie arbitrairement).

Les mouvements étudiants se distinguent le plus souvent par leur caractère éphémère, ne durant généralement que quelques semaines. L'étude comparée des ITM qui permet de conclure à cette caractéristique incite alors à formuler une explication de ce trait particulier. De la même manière avec les autres dimensions que sont la régularité et la fréquence, la comparaison met en lumière les valeurs très particulières des cas de mobilisations étudiantes. La combinaison de ces différentes ITM amène alors à qualifier ces acteurs d'intermittents de l'action collective (tout en gardant à l'esprit que cette intermittence concerne des individus différents puisqu'ils se renouvellent continuellement). Éphémères sans être aussitôt oubliés, récurrents sans être réguliers, compréhensibles *a posteriori* sans être prévisibles, les mouvements étudiants constituent bien, de par ces caractéristiques, un objet d'étude spécifique au sein de la sociologie des mouvements sociaux.

Une des hypothèses explicatives tient peut-être au rôle joué par l'émotion dans l'apparition comme dans le déroulement de ces mobilisations (JASPER, 2001). L'émotion semble d'autant plus jouer un rôle mobilisateur (identité de groupe, sentiment d'avoir un rôle politique à jouer) que l'engagement politique des étudiants dans des structures institutionnalisées ne concerne le plus souvent qu'une minorité d'entre eux. Les connaissances issues de l'étude de l'ITM permettent ainsi de mettre en évidence l'opposition entre une minorité active sur le long terme et une manifestation de masse plus éphémère. Remarquons enfin que la courte durée d'un mouvement étudiant ne signifie pas qu'il soit dénué de conséquences sur le long terme. S'ils sont éphémères dans leur durée, ces mouvements s'inscrivent néanmoins dans le temps long à travers les mythes et les représentations symboliques qui perdurent dans les mémoires collectives. Nous reviendrons sur ce point plus en détail dans la partie consacrée à la compréhension de l'événement protestataire.

Durée, fréquence et régularité ne sont cependant pas les seules dimensions possibles. Comme on l'a dit plus haut, la multiplicité des durées dans lesquelles s'inscrit la mobilisation constitue un vaste champ d'investigation. Si on considère les mobilisations du Larzac, on ne saurait recourir à une analyse en termes de cycle de contestation, selon laquelle à la lutte des années soixante-dix succéderait de manière quasi naturelle la contestation actuelle. Cette dernière constitue au contraire une actualisation des protestations antérieures favorisée en partie par le travail continu des réseaux militants qui se sont constitués et renforcés ces trente dernières années. Ces différentes durées sont même d'autant plus importantes et potentiellement fécondes que la mobilisation est réductible à un unique événement, pour lequel les dimensions de la régularité et de la fréquence sont alors sans intérêt. Plutôt que de faire varier la dimension temporelle relativement à l'unité de référence (comme dans le cas des mouvements étudiants chinois), il est possible de n'établir l'ITM que sur la seule catégorie de la durée. L'étude consiste alors à inscrire l'événement dans une multiplicité de durées. Nous montrerons plus loin en quoi cette approche est particulièrement féconde quand celui-ci est inscrit par le chercheur dans des durées de plus en plus longues par rapport à l'acte qui est à l'origine de sa création.

En tentant d'analyser les connaissances qu'elle produit, l'étude de l'ITM d'une mobilisation génère donc des questionnements ou des chaînes possibles de causalité qui n'apparaissent pas toujours de manière intuitive. Si nous avons explicité et illustré ce point pour l'objet mobilisation compris comme ensemble de productions collectives, il convient maintenant d'élargir le champ d'application et de l'ouvrir aux autres objets de la sociologie des mobilisations que sont l'engagement et l'événement protestataire.

### **Les temporalités de l'engagement : carrières et trajectoires**

La question du passage à l'acte des acteurs reste un problème obscur pour la sociologie des mobilisations. Les approches classiques du comportement collectif ou de la mobilisation des ressources ne rendent pas clairement compte du processus de l'engagement militant, précisément dans la mesure où elles ne prennent pas suffisamment en considération la question de l'inscription temporelle multidimensionnelle. Quant aux approches en termes de nouveaux mouvements sociaux, si elles se prémunissent de « l'illusion du toujours-pareil », elles risquent néanmoins de tomber dans « l'illusion du jamais-vu » (PASSERON, 1987). Cet usage souvent rapide de la catégorie de nouveauté historique amène Jean-Claude Passeron à avertir : « Prend-on assez garde que la position du sociologue de l'actualité, condamné à l'interprétation historique des mouvements sociaux qui n'ébauchent sous ses yeux que leurs commencements, l'oblige à une vigilance dissymétrique : il faut à l'historien de la contemporanéité dix bonnes raisons plutôt qu'une avant de conclure à la rupture, à la césure, à la nouveauté. »

Il nous semble en revanche qu'une « analyse processuelle » (FILLIEULE, 2001) de l'engagement individuel permet d'éviter cet écueil. Domaine déjà travaillé par la science politique française (FILLIEULE, 2001 ; SAWICKI, 2003), elle permet en outre de remédier à l'opacité des explications de cet engagement en terme de « libération cognitive »<sup>9</sup> en faisant de la variable temporelle une dimension forte de l'explication. Une telle approche a en effet le mérite de mettre en évidence le caractère dynamique de l'action qui évolue en fonction de variables tant contextuelles que situationnelles. Pour cela le concept de carrière militante bénéficie à nos yeux d'une réelle capacité explicative dans la mesure où il s'agit de reconstruire, et nous suivons en cela Howard S. Becker, « une succession de phases, de changements de comportements et de perspectives de l'individu. Chaque phase requiert une explication et une cause agissant pendant l'une des phases de la séquence peut avoir une importance négligeable pendant une autre phase. [...] L'explication de chaque phase constitue

---

<sup>9</sup> La libération cognitive désigne des événements qui soudainement font sens pour les acteurs. Mais le plus souvent ce type d'analyse considère ces logiques cognitives et interprétatives indépendamment de tout contexte. (MCADAM, 1982.)

donc un élément de l'explication du comportement final. »<sup>10</sup> Nous pensons en même temps que pour reconstruire ces carrières militantes, il convient d'adopter une posture au plus près des acteurs, et donc de procéder de manière compréhensive afin de déterminer leurs « bonnes raisons » (BOUDON, 1990) au cours des différentes phases de leur engagement, le sens que les individus confèrent à leurs actions étant en effet constitutif de la production des mobilisations politiques.

Nous voudrions à ce stade évoquer deux pistes de recherche destinées à mieux apprécier l'ITM de l'engagement, la première mettant l'accent sur le processus individuel d'engagement (carrières militantes) alors que la seconde interroge la dimension collective de ce processus (trajectoires).

### *Les carrières militantes*

Réfléchir en termes de carrière militante implique tout d'abord de faire grand cas de la manière dont les acteurs conçoivent leur action, c'est-à-dire de tenir compte de leurs motifs. Selon J.-C. Passeron, ce concept de carrière permet ainsi « de saisir, par une description à la fois interprétative et explicative, le sens indissociablement subjectif et objectif que prend après coup comme carrière (pour le sociologue mais aussi sous le regard rétroactif du sujet) une succession d'actions, réactives, défensives, tactiques, anticipatrices, etc. » (PASSERON, 1980). Un des principaux moyens qui peut nous aider à rendre compte de ces motifs est le recueil et l'étude des récits produits par les acteurs, en particulier les pratiques discursives destinées à produire de l'adhésion. Ces discours en mouvement sont constitués par les tracts, les ouvrages d'intervention, les tribunes dans les journaux ainsi que tout ce qui relève de la parole publique (réunions publiques, meetings, conférences, interventions télévisées). Ceci implique d'adopter une posture curieuse, au plus près de ces pratiques, afin d'être en mesure de comprendre les acteurs et leurs motifs et, partant, de reconstruire leur carrière militante. Cette approche nécessite une certaine empathie avec l'objet d'étude car, au-delà des mobilisations médiatiques, il semble difficile de comprendre ces récits sans connaître de manière précise ce qui se joue au cours des nombreuses micromobilisations qui jalonnent les parcours militants. Car si la reconstruction des carrières militantes passe par l'analyse de tout ce qui relève de la communication persuasive, elle passe également par une écoute attentive de la parole militante au quotidien. Il est en effet des lieux de socialisation plus ou moins informels qui se dérobent aux yeux du chercheur trop pressé, par exemple les bars fréquentés par nombres de sympathisants d'un mouvement ou d'une cause, les forums de discussion et les listes de diffusion sur Internet, qui sont autant de moments et de lieux importants pour capter des discours engagés.

L'étude des carrières militantes permet généralement de distinguer quatre moments marquant le processus d'engagement politique. Howard S. Becker parlait d'« acte fondateur » – ou acte initial – pour désigner la transgression occasionnelle de la norme, première étape d'une carrière déviante. Cet acte fondateur peut être, en ce qui concerne les mobilisations politiques, la participation à une manifestation, la présence à une réunion publique, ou plus simplement une rencontre plus ou moins fortuite. Ainsi, l'étude des comportements des étudiants durant les mois qui précèdent une mobilisation politique nous donne un certain nombre d'illustrations des formes que peuvent prendre ces actes fondateurs. Cette première étape de l'engagement politique peut tout aussi bien résulter de simples discussions entre amis dans les chambres universitaires que de la lecture de revues critiques ou du fait d'avoir assisté à un débat politique. Le monde étudiant constitue d'autant plus un terrain d'investigation fécond afin d'identifier ces actes fondateurs que leurs conditions de vie semblent être propices à la diffusion d'idées politiques. L'indépendance nouvellement acquise par rapport aux parents, la proximité géographique dans les résidences ainsi que l'influence des enseignements dispensés sont autant d'éléments qui nous permettent de qualifier la période des études de phase de socialisation politique accélérée. L'étape suivante correspond à l'entrée en militance, phase d'apprentissage au cours de laquelle l'individu se socialise de

---

<sup>10</sup> Si le concept de carrière est redevable à Everett Huges, nous nous référons cependant davantage à Howard S. BECKER dans la mesure où il a contribué à étendre la portée de ce concept aux phénomènes de l'engagement (1985).



manière régulière à un mouvement ou à une cause, par une participation plus active à l'activité du groupe, par des lectures et la fréquentation de lieux engagés ou alternatifs. Le processus d'engagement est ensuite marqué par un autre moment important : la reconnaissance publique ou, en reprenant les termes de H.S. Becker, le fait d'être « étiqueté » comme déviant par des « entrepreneurs de morale ». Cette étape constitue selon lui un moment crucial dans la mesure où la nouvelle identité sera dès lors perçue comme la caractéristique principale de l'individu, sur laquelle les autres se baseront pour le définir. Les entrepreneurs peuvent ici être politiques, en particulier en ce qui concerne les adversaires du mouvement ou du parti, voire médiatiques (COHEN, 1972). Enfin, l'étude processuelle de l'engagement politique permet de mettre l'accent sur une quatrième phase : l'adhésion au groupe. Plus qu'une adhésion formelle, ou un encartage militant ou partisan, ce dont il s'agit ici relève davantage de ralliement aux valeurs engagées dans l'action (c'est la dimension plus identitaire chez H.S. Becker) et de la reconnaissance mutuelle de son engagement par ses pairs.

Il convient également de rappeler la nécessité d'être attentif aux défections subies par les mobilisations politiques, afin d'analyser dans le temps les désaccords, les dysfonctionnements ou encore les évolutions plus ou moins naturelles auxquelles elles sont confrontées, comme la « routinisation » et l'institutionnalisation. Ces phénomènes constituent généralement une menace pour le mouvement, bien que certaines formes d'action collective puissent au contraire se trouver renforcées par leur institutionnalisation. En ce qui concerne les mobilisations prépartisanes par exemple, ces évolutions constituent le plus souvent, lors de l'expansion géographique et humaine du mouvement, à la fois un objectif stratégique et un impératif d'organisation. Cependant, l'étude de la carrière d'un certain nombre de membres qui font défection nous apprend justement à nuancer cette impression vague et apparemment logique (l'illusion rétrospective joue ici fortement, car on interprète l'évolution du protoparti comme un développement continu vers sa métamorphose). Ainsi, ces défections peuvent révéler, comme dans le cas du Sillon (mouvement de jeunes catholiques sociaux entre 1894 et 1910), que l'idéologie du mouvement conduit au contraire à freiner son institutionnalisation afin de conserver un maximum de spontanéité et d'inorganisation sur lesquelles le mouvement s'est construit.

La question qui doit nous préoccuper à ce stade est celle de l'articulation entre les niveaux individuel et collectif. Les récits que nous avons à analyser peuvent être en même temps individuels et organisationnels. Car non seulement l'individu est socialement encadré (*embedded*), c'est-à-dire inséré dans une configuration militante au sein de laquelle il n'est pas seul à produire du sens, mais ses opportunités d'action dépendent également en partie des variations contextuelles. Comme le souligne A. Strauss, « *actions are embedded in interactions (past, present, and imagined future). Thus, actions also carry meanings and are located within systems of meanings. Actions may generate further meanings, both with regard to further actions and the interactions in which they are embedded.* » (STRAUSS, 1993, p. 24). C'est en ce sens que l'analyse des organisations nous préoccupe ici, en ce qu'elles autorisent (ou non) aux individus de se reconnaître dans une structure collective. Aussi l'étude des trajectoires militantes nous permet-elle de construire des « biographies collectives » (PASSERON, 1980, *op. cit.*) qui ne se déduisent pas de la somme des biographies individuelles.

### ***Les trajectoires militantes***

La prise en compte de l'ITM de l'engagement suppose de comprendre, au-delà du profil, les déterminants des militants, comment à un moment donné la carrière d'un individu rencontre celle d'une organisation. En d'autres termes, il existe différentes manières d'appartenir au groupe, qui sont autant d'interactions singulières entre le militant et le collectif auquel il appartient, chacun s'enrichissant mutuellement des expériences et compétences que l'autre a pu acquérir au cours du temps. Il nous semble en cela que la notion de trajectoire complète celle de carrière et enrichit de manière dynamique notre temporalisation de l'engagement. Il s'agit ici, et nous suivons en cela J.-C. Passeron, « de composer une force et une direction initiales propres à un mobile avec les champs de forces

qu'il traverse »<sup>11</sup>. Si en effet nous nous accordons avec G.H. MEAD pour dire que le présent est le seul lieu de la réalité (1959), il n'en reste pas moins que toute situation est partiellement tributaire du passé, sans jamais totalement se confondre avec lui. Temporaliser le processus d'engagement implique d'en repérer les actes fondateurs ou mobiles (*force initiale*) ainsi que l'évolution plus ou moins stratégique (*direction*).

L'étude du mouvement du Larzac par exemple permet de distinguer trois types de trajectoires qui analysent la spécificité de ce mouvement dont les pratiques discursives trouvent leur source à la fois dans le registre classique de la protestation mais aussi, et de manière plus originale, dans un registre qui relève davantage de l'expertise. Une première trajectoire se caractérise par son ancrage syndical. On ne saurait parler du mouvement du Larzac sans bien sûr évoquer la Confédération paysanne. Créée en 1987, elle concrétise la fusion d'un courant dissident de la FNSEA, la Fédération nationale des syndicats paysans, et de l'Association nationale des paysans-travailleurs de Bernard Lambert, qui a rompu avec le CNJA en 1974. Cette création remet en cause le mythe de l'unité paysanne défendu par la FNSEA dans la mesure où les liens privilégiés que ses militants entretiennent avec les syndicats ouvriers et les partis de gauche tranchent avec une conception corporatiste du syndicalisme agricole. Ce syndicat paysan est aujourd'hui, avec ATTAC, une des organisations leader de la contestation altermondialiste (MARTIN, 2003 ; BRUNEAU, 2003). Ses militants participent activement à l'organisation de tous les rassemblements sur le Larzac, ils sont également présents lors des forums sociaux mondiaux, européens ou locaux, et constituent une part importante des « arracheurs volontaires » d'OGM. Parmi les neuf co-inculpés de Millau, il est par ailleurs possible de distinguer les « pur porc », c'est-à-dire les natifs, qui ont rejoint la Confédération paysanne lors de sa création (comme Léon Maillé) et les nouveaux arrivants qui ont le plus souvent connu une première expérience syndicale (Frédéric Libot, qui dans les années quatre-vingt était au CDJA, ou encore Christian Roqueirol, passé par les paysans-travailleurs) (FRANQUEMAGNE, 2003).

L'engagement au sein du mouvement du Larzac ne saurait toutefois se limiter à cette composante syndicale. Un second type de trajectoire dresse la biographie collective de militants plus politisés qui ont trouvé dans le mouvement à la fois un lieu et un type d'organisation conformes à leur engagement. Creuset de la contestation dans les années soixante-dix, le Larzac a en effet vu se concentrer au moment de la lutte contre l'extension du camp militaire tout ce que la gauche radicale comptait de composantes. On retrouve aujourd'hui, en reprenant l'exemple des acteurs du démontage du McDonald's de Millau, ces différents itinéraires qui convergent vers une référence antimilitariste et non violente commune. L'objection de conscience a en effet constitué un élément important de ce creuset représenté par José Bové, tandis que l'actuel porte-parole de la Confédération paysanne Jean-Émile Sanchez, qui arrive sur le Larzac dans les années quatre-vingt, était proche de la Fédération anarchiste. Si ces deux premières trajectoires ne sont jamais complètement distinctes, il est néanmoins symptomatique de noter que la plus politisée amène davantage les militants à adopter une posture plus généraliste, c'est-à-dire qui dépasse leur stricte sphère professionnelle pour s'intéresser à des enjeux plus globaux et donc à participer plus ou moins activement à des collectifs comme ATTAC, AC ! Ou encore DAL. On peut alors parler d'acteurs multipositionnés<sup>12</sup>.

L'exemple du Larzac nous permet enfin d'identifier une trajectoire qui relève davantage du champ de l'expertise. Là encore il ne saurait être question qu'elle soit clairement séparée des deux autres, simplement on peut la caractériser par la prédominance d'un savoir engagé, acquis dans la sphère de compétences, le plus souvent professionnelle, des individus engagés dans l'action. On retrouve ici ce que Sylvie Ollitrault désigne par « militantisme de dossier » (OLLITRAULT, 1996), en particulier au travers d'une expertise orientée vers le droit, qui vise à transformer les tribunaux en caisse de résonance lors des procès contre les militants. Celui de Millau de juin 2000 est caractéristique de ce type de pratique visant à détourner une procédure

<sup>11</sup> Jean-Claude Passeron, 1980.

<sup>12</sup> Cette multipositionnalité est renforcée par l'imbrication de nombreuses organisations, notamment sous la forme de « collectifs ». La Confédération paysanne en effet est membre fondatrice d'ATTAC et adhérente au réseau Sortir du nucléaire, tout en entretenant des liens étroits avec AC ! Et les « sans ». Ce sont précisément ces acteurs multipositionnés et cette imbrication organisationnelle qui ont facilité la jonction des luttes.

classique, celle du procès en tribune, et ainsi à en élargir l'audience<sup>13</sup>. L'engagement dans le mouvement de l'avocat François Roux témoigne de la complexification, aujourd'hui banale, du répertoire d'action des mouvements protestataires, mêlant les registres de la scandalisation et de l'expertise (OFFERLE, 1994).

## Comprendre l'événement protestataire

La prise en compte de l'ITM de l'action collective ouvre aussi des perspectives de réflexion et d'analyse pour interroger ce qui, à première vue, ne constitue qu'un instant de la mobilisation : l'événement protestataire. Le sens commun associe l'événement à la brièveté, à l'instantanéité, mais, d'un point de vue sémantique, il signifie simplement « quelque chose arrive » (RICŒUR, 1991). Ce terme permet en ce sens de désigner les formes ponctuelles d'actions collectives, aussi bien des manifestations que des rassemblements, des grèves ou des occupations, sans que cette liste ne soit exhaustive. Afin de comprendre pourquoi des individus décident à un instant *t* de participer à une action ponctuelle, il semble nécessaire de rechercher les différentes temporalités qui constituent l'action collective.

On peut cependant attribuer à l'événement une tout autre signification. Si P. RICŒUR l'associe d'abord au terme d'occurrence, il remarque ensuite que « tout ce qui arrive ne fait pas événement » (1991, *op. cit.*) car seuls les faits qui surprennent notre attente peuvent être ainsi nommés. Prenant pour objet d'étude la manifestation, Patrick Champagne précise que « ce que l'on appelle communément dans nos sociétés " événement ", ce n'est pas " quelque chose " qui en soi serait important et que la presse se bornerait à enregistrer ; c'est en fait un produit social collectivement perçu comme tel et dont la définition peut varier selon la conjoncture, selon les groupes et selon la structure du champ politico-journalistique » (CHAMPAGNE, 1990). Nous aborderons plus loin ce deuxième aspect du concept d'événement.

### *La temporalité événementielle des mobilisations politiques*

Une première remarque s'impose. L'introduction de la variable temporelle nous permet de distinguer deux rapports au politique : le militantisme sur le long terme et la participation de masse à un événement protestataire éphémère. Or, la superposition de ces deux temporalités et l'existence de ces deux types de rapport au politique nous montrent toute la difficulté à rendre compte avec un même cadre analytique aussi bien des motifs d'engagement de la minorité active que de ceux du groupe plus large qui décide de participer à l'action collective. Les analyses en termes de carrières et de trajectoires offrent, comme nous l'avons vu, des pistes de recherche stimulantes pour étudier le militantisme, mais elles ne suffisent pas pour comprendre la participation d'individus qui ne sont pas militants au quotidien. L'analyse d'un événement protestataire soulève un deuxième type de problème. La compréhension d'une action collective située dans le temps requiert à la fois de mettre l'accent sur le contexte immédiat et de le réinscrire dans le temps long. Cela pose à nouveau le problème de l'articulation des différents outils analytiques qui sont à notre disposition. L'étude de l'ITM d'une mobilisation ponctuelle permet de répondre à ces deux défis.

Tout d'abord elle évacue, d'une certaine manière, la question du choix de l'objet de l'analyse – système politique, organisation, individus. L'objet étant ici l'événement protestataire, c'est-à-dire la protestation ponctuelle, c'est à travers les hypothèses générées par l'étude des différentes temporalités que la question ontologique apparaît. Les réponses apportées seront en réalité produites par la recherche des éléments constitutifs de l'événement se rapportant aux différentes temporalités. Ainsi, analysant l'inscription de l'événement dans un temps long (par exemple celui de l'époque), l'objet individu perd toute pertinence. En revanche, les représentations, les discours, le système politique entrent en ligne de compte.

---

<sup>13</sup> François Roux, avocat de la Confédération paysanne, qualifie cette pratique d'aïkido syndical, dans la mesure où elle cherche à déstabiliser l'adversaire en se servant de ses propres armes. On ne saurait parler à l'égard de ce mode d'action de nouveauté : en 1971 déjà Saul Alinsky parlait de « ju-jitsu politique de masse » dans son *Manuel de l'animateur social*, (1976). Roger CHARTIER, dans *Les origines culturelles de la Révolution française*, (2000) montre également que le recours aux tribunaux comme arène de la protestation était déjà de mise sous l'Ancien Régime.

Rappelons que l'objectif de l'étude de l'ITM est de générer des hypothèses explicatives. L'événement prend donc, à l'issue de la multiplication des inscriptions temporelles, la forme d'une configuration<sup>14</sup>, au sens de Norbert ELIAS (1996), liant les différentes dimensions de la réalité que cet examen aura permis de découvrir. La question ontologique est donc secondaire dans la structure de l'analyse et les objets sur lesquels celle-ci opère est déterminée par les résultats de l'étude. Elle n'est pas liée *a priori* par des considérations d'ordre ontologique, comme le choix paradigmatique des objets : système, organisation ou individu.

Quelles sont alors les approches qui, une fois articulées entre elles, permettent de réintégrer l'étude de l'ITM d'un événement protestataire ? Parmi l'imposante littérature sur les mouvements sociaux, trois cadres théoriques nous ont paru pertinents pour comprendre l'événement protestataire, chacun d'entre eux permettant de mettre l'accent sur une temporalité distincte. L'approche en termes de « structures des opportunités » (TARROW, 1989) invite tout d'abord le chercheur à réinscrire l'événement dans une perspective plus longue, en soulignant les mutations du contexte politique et social. Il est ensuite possible d'identifier une deuxième temporalité de l'action collective : le temps du travail de signification opéré par les militants, tel que les défenseurs de la *Frame Analysis* l'étudient. La compréhension de l'événement requiert enfin la prise en compte des relations interpersonnelles qui se nouent dans l'instant de l'action, en utilisant une approche inspirée de l'interactionnisme symbolique.

Cette approche s'est attachée à réintroduire l'importance du contexte politique dans le déclenchement d'une action collective. Ainsi, lorsque les acteurs perçoivent un système politique comme vulnérable, ils peuvent avoir l'impression que leurs « chances de réussite » augmentent<sup>15</sup>. Selon Sidney TARROW en effet, quatre éléments peuvent faire croître ces chances de réussite : le degré d'ouverture des institutions politiques, l'instabilité des alignements politiques, la présence de groupes de soutien influents et enfin la division des élites (1989). L'étude des opportunités politiques nous semble d'autant plus utile pour comprendre un événement protestataire qu'elle permet de faire le lien entre le niveau macrosocial (le contexte politique) et le niveau microsociale (l'évaluation par les acteurs des chances de succès de l'action collective). Remarquons que Charles TILLY avait dès les années soixante-dix élaboré une notion assez proche en montrant l'importance du « degré de vulnérabilité » d'un système politique dans le déclenchement d'un mouvement social (1978). En définitive, que l'on parle de degré de vulnérabilité ou d'ouverture des opportunités politiques, l'intention théorique reste la même : souligner l'ancrage de l'événement protestataire dans le temps plus long de l'évolution du système politique et social. Si l'on considère le soulèvement hongrois de 1956, il est indispensable de rappeler l'ancrage de cet événement protestataire dans l'histoire des démocraties populaires, et plus précisément dans la période de réformes engagées par les dirigeants soviétiques au lendemain de la mort de Staline. C'est dans ce contexte que la Hongrie connut son « premier dégel » avec la nomination à la tête du gouvernement, dès juin 1953, du communiste réformiste Imre Nagy. Cette période de réformes fut certes brève – I. Nagy ayant été destitué en avril 1955 – mais elle a probablement été perçue par les intellectuels et les étudiants comme une preuve de l'ouverture possible du système politique, illustrant l'idée selon laquelle « l'expérience apprend que le moment le plus dangereux pour un mauvais gouvernement est d'ordinaire celui où il commence à se réformer. » (DE TOCQUEVILLE, 2004). Le contexte politique hongrois n'illustre pas seulement le premier des critères identifiés par S. Tarrow (« le degré d'ouverture des institutions politiques »), il donne aussi un exemple des autres critères :

<sup>14</sup> « Ce qu'il faut entendre par configuration, c'est la figure globale toujours changeante que forment les joueurs ; elle inclut non seulement leur intellect, mais toute leur personne, les actions et les relations réciproques. » (ELIAS, 1996). En soulignant le caractère éphémère et toujours changeant des configurations, N. Elias nous rappelle l'importance de la temporalité dans l'appréhension des phénomènes sociaux. À travers le concept de configuration, il nous propose un outil invitant le chercheur à prendre en considération les trois temps historiques de F. Braudel : le temps court de l'événement, le temps moyen de l'époque et le temps long des permanences structurelles. « On ne peut expliquer les problèmes du présent et les structures des sociétés humaines si on les considère à l'intérieur d'un horizon étroit, c'est-à-dire simplement comme des données statiques. » (ELIAS, 1991).

<sup>15</sup> « The collective action problem is social, not individual. Movements are produced when political opportunities broaden, when they demonstrate the existence of allies and when they reveal the vulnerability of opponents. », TARROW, 1994.

« l'instabilité des alignements politiques » avec la volatilité des soutiens accordés au chef du gouvernement au sein du Parti, « la présence de groupes de soutien influents » avec l'action contestataire menée par les intellectuels hongrois dès l'automne 1955 et enfin l'existence d'une « division des élites » à travers l'opposition au sommet entre partisans des réformes et staliniens convaincus. L'ensemble de ces éléments a peut-être été perçu par les étudiants de Budapest comme la preuve de la vulnérabilité du système politique, augmentant dès lors les chances de succès de leur mobilisation.

Pour autant, l'approche en termes de structure des opportunités risque de se heurter au problème inhérent à toute analyse menée *a posteriori* : l'illusion rétrospective. Le chercheur risque non seulement de surestimer l'importance de certains facteurs, mais aussi de considérer comme anodins des éléments que les acteurs avaient jugés cruciaux. Nous pensons en effet que cette analyse gagnerait à être complétée par la prise en compte du travail d'interprétation de la situation sociale effectué par les militants. La compréhension affinée de l'événement protestataire est alors permise par la prise en compte d'une deuxième temporalité : le temps du militantisme, et plus précisément celui du travail sur les représentations mené par les militants.

L'enjeu de la reconnaissance se retrouve au niveau du travail mené par les militants pour promouvoir la cause défendue afin d'élargir la participation au mouvement. La théorie de l'adéquation des cadres postule en effet qu'un individu sera susceptible de participer à une mobilisation si la vision qu'il a du monde qui l'entoure entre en congruence avec celle qu'une organisation lui propose. Réintroduisant les aspects symboliques et idéologiques des actions collectives, cette théorie témoigne de la volonté de ses auteurs de rendre compte de la dimension subjective des mobilisations. Parmi les auteurs qui se sont penchés sur ces cadres d'interprétation, David A. Snow a plus particulièrement mis l'accent sur le travail mené par les militants pour diffuser le schéma interprétatif de leur organisation, un travail qu'il nomme « travail de signification » (SNOW, ROCHFORD, WORDEN et BENFORD, 1986, p. 464-481). L'étude du travail mené en amont par les militants pour rallier un plus grand nombre de personnes à leur cause implique donc de prendre en considération une autre temporalité de l'action collective – le temps du militantisme –, temporalité qui ne saurait se confondre, même si elle lui est étroitement liée, avec celle de l'évolution du contexte politique.

Aussi séduisante que soit cette approche en termes de cadres d'interprétation, il convient de remarquer qu'elle porte en germe une lecture purement idéaliste des mouvements sociaux. Il est en effet possible de tracer des liens entre le concept de cadre et celui d'idéologie, bien que cette dernière ait une visée beaucoup plus générale que les cadres. Afin d'éviter le piège de l'idéalisme, il nous semble nécessaire d'adopter une approche plus pragmatique des mobilisations en étudiant les références à des mobilisations passées utilisées par les militants aussi bien dans leurs discours que dans leurs actions symboliques. Nous suivons en cela Olivier FILLIEULE qui recommande de s'arrêter sur les « différents procédés de manipulations symboliques, qu'ils se traduisent par une utilisation stratégique du langage, la mise en scène de l'action, l'instauration ou la réactivation de rites » (1993). L'étude de la manipulation des symboles nous semble d'autant plus importante que ceux-ci remplissent une double fonction. D'une part, ils contribuent à renforcer l'identité du groupe ce qui, selon les sociologues des mouvements sociaux, est un facteur essentiel pour une mobilisation collective. Par ailleurs, ils servent à légitimer de nouveaux actes politiques en les inscrivant dans le prolongement d'actions passées. Les symboles et les mythologies se situent en effet au croisement de plusieurs temporalités : leur activation donne l'illusion d'une continuité avec des initiatives menées dans le passé tout en étant instrumentalisés par des acteurs à un instant *t*. Les mythes et les représentations symboliques permettent dès lors de faire le lien entre le passé et le présent, entre l'histoire du groupe et le moment de l'action.

Ainsi, l'étude des témoignages d'étudiants ayant assisté à l'assemblée générale qui s'est tenue la veille du soulèvement à l'Université de Budapest nous permet de souligner l'importance des références à la Révolution de 1848. Imitant leurs ancêtres qui avaient, en mars 1848, pris l'initiative de rédiger les « Douze points » des « Revendications de la nation hongroise », les étudiants de Budapest s'enthousiasmèrent en octobre 1956 à l'idée de les formuler à leur tour<sup>16</sup>. C'est également par un jeu de références que le mouvement du Larzac

---

<sup>16</sup> Les notes rédigées le soir même par un étudiant hongrois nous laissent un précieux témoignage de l'atmosphère dans laquelle s'est déroulée cette assemblée. L'un des étudiants aurait tenu le discours

entend constituer un calendrier protestataire qui relie le passé et le présent, le « champ d'expériences » et l'« horizon d'attentes » (KOSSELECK, 2000). Les contre-sommets d'une part scandent de manière quasi rituelle l'année altermondialiste, tandis que plus largement le Larzac rappelle son passé glorieux en le réinscrivant dans la lutte actuelle : le premier grand rassemblement sur le plateau en 1973 est célébré en 1983 lors d'une fête antinucléaire, puis en 2003.

Complétant l'analyse en termes de structures des opportunités, l'étude du travail de signification des militants s'avère être une étape indispensable pour comprendre un événement protestataire. Cependant la prise en compte du temps du militantisme ne nous permet pas de comprendre pourquoi certaines causes prennent, alors que d'autres restent lettre morte, pourquoi les non-militants et plus largement ceux qui n'ont pas été concernés par le travail de signification, participent à l'événement. Il nous semble dès lors nécessaire de mettre l'accent sur une troisième temporalité de la mobilisation, le moment de l'action, afin de réaffirmer l'importance des relations intersubjectives qui se nouent dans l'instant.

Les pistes de recherche offertes par l'interactionnisme symbolique nous invitent à identifier les chaînes d'actions-réactions qui peuvent aider à comprendre la participation à une action collective d'individus qui ne sont pas des militants au quotidien.

D'un point de vue méthodologique, cette reconstitution repose sur l'analyse de récits, de témoignages, ainsi que sur la tenue d'entretiens avec des protagonistes et des témoins oculaires. Une telle démarche s'expose bien évidemment au danger du regard rétrospectif que nous avons déjà évoqué. En effet, non seulement le chercheur risque de lire l'événement à la lumière des faits historiques, mais les témoins eux-mêmes risquent de reconstruire leur récit à travers le prisme du caractère événementiel de l'action collective étudiée. Michel DE FORNEL remarque en effet que « quand ils fournissent un témoignage oculaire sur un drame, les agents ne se rapportent pas seulement à ce qui s'est passé en tant qu'il constitue un événement échu mais aussi en tant qu'il a fait l'objet d'une perception » (1991).

Malgré ces difficultés méthodologiques, l'étude des interactions nouées par les acteurs au moment de l'action permet de tester la validité de modèles analytiques centrés sur la structuration du groupe mobilisé. Ainsi, Anthony OBERSCHALL a élaboré un modèle permettant de dégager les conditions structurelles propices à la mobilisation au niveau de la collectivité mobilisable (1973). Croisant deux dimensions – l'organisation interne de la collectivité et la relation entre la collectivité et le reste de la société – A. Oberschall montre que la probabilité la plus élevée de voir un mouvement social émerger réside dans le cas de communautés fortement intégrées à l'intérieur mais segmentées par rapport au reste de la société. Or, comment rendre compte de l'importance de l'intégration de cette collectivité dans le déclenchement d'un événement protestataire si ce n'est en prenant en considération les relations intersubjectives qui se nouent entre les individus au moment de l'action ?

Pourtant, la prise en compte des relations intersubjectives nouées dans l'instant est loin d'être suffisante pour comprendre un événement protestataire. Ainsi, l'exemple de Mai 68 nous rappelle que l'on ne peut limiter l'explication de cette mobilisation étudiante au seul « Libérez nos camarades !!! ». Il est en effet impossible de réduire une mobilisation politique à un simple enchaînement de facteurs conjoncturels interprétés par des acteurs dans un jeu de relations intersubjectives. « Peut-on considérer que la signification des interactions réside tout entière dans les interactions alors même que les individus appartiennent objectivement à des univers sociaux différents qui structurent leurs perceptions de la réalité, leurs attentes, leur familiarité (différentielle) avec les règles du " jeu " social ? » (LAGROYE, 2002). Cette question nous rappelle que la compréhension d'un événement requiert l'analyse des représentations partagées par les acteurs ainsi que celle du contexte politique et social dans lequel il s'inscrit, ce qui, en d'autres termes, revient à souligner son inscription temporelle multidimensionnelle.

---

suivant : « Mais il n'est pas seulement question de changement de personne, il nous faut un nouveau programme. Un programme d'ensemble, mais qui nous trace, avec précision, des voies nouvelles. C'est à nous de formuler les principales revendications de notre nation. Comme il y a 108 ans, nous sommes chargés de définir ce que réclame la nation hongroise » ; MERAY, 1966.

## *L'événement instituant*

L'analyse de l'événement protestataire conçu comme un objet en soi et non plus comme une simple occurrence spatio-temporelle implique d'éviter trois écueils. Le premier consiste à focaliser l'attention sur le caractère construit de l'événement, et en particulier sur sa constitution médiatique. L'étude d'Eliseo Veron, *Construire l'événement*, consacrée à l'accident de la centrale nucléaire de Three-Miles-Island est un bel exemple de cette perspective constructiviste (VERON, DANA et FRANC DE FERRIERE, 1981). L'accident y est appréhendé essentiellement comme un objet médiatique. En France c'est l'article de Pierre Nora intitulé *L'événement monstre* qui consacre ce type de démarche : dans les sociétés modernes, l'événement se caractérise avant tout par sa dimension médiatique (NORA, 1972). Poussée à son terme, cette logique aboutit à nier l'existence d'événements autres que « de papier » et à adopter, c'est le deuxième écueil que nous souhaitons pointer, une vision trop stratégiste de l'événement protestataire. Si les études comme celle de Harvey Molotch et Marilyn Lester ont le mérite de mettre en avant les stratégies (intentionnelles) des acteurs des mobilisations (MOLOTCH et LESTER, 1996), elles sous-estiment le fait que ce n'est pas l'événement lui-même, mais le sens qui lui sera assigné par la suite, qui lui confère de l'importance ou non. Le cas du démontage du McDonald's de Millau est à cet égard exemplaire. Certes la cible était globale par le symbole qu'elle était censée représenter, mais les revendications étaient strictement locales<sup>17</sup>, et à aucun moment il ne fut question lors de cette action du problème de la malbouffe et du mouvement altermondialiste. Aussi peut-on dire avec Arlette FARGE qu'« il n'y a pas d'événement sans qu'un sens lui soit offert par sa réception. Il n'y a pas de sens *a priori* d'un événement » (2002). L'importance de la façon dont les faits sont perçus nous rappelle le caractère construit de l'événement, de sa perception à son récit, de son interprétation à sa transmission<sup>18</sup>. Le troisième écueil a plus directement trait à la problématique de la temporalité qui nous préoccupe ici. Il revient à considérer l'événement non pas comme un objet en soi, mais uniquement comme un moment d'une temporalité plus longue. C'est le cas par exemple pour D. McAdam dans son étude sur le mouvement pour les droits civiques aux États-Unis, dans laquelle les événements sont considérés comme des moments qui permettent de distinguer plusieurs phases du cycle protestataire (MCADAM, 1999). En ce sens l'événement protestataire ne serait que le révélateur d'un état de fait qui lui préexisterait, une occurrence temporelle rendant soudainement manifestes des interactions jusque-là invisibles.

À l'inverse, nous considérons ici l'événement comme un objet en soi qui a sa propre temporalité. Il nous semble surtout, et nous suivons en cela D. McAdam et H. Sewell, que ce qui constitue la caractéristique principale des événements transformateurs est leur capacité disruptive, qui bouscule, conteste et modifie les rapports de force, et institue une nouvelle vision du monde, une nouvelle « configuration des possibles » (BENSA et FASSIN, 2002, p. 5-20). C'est pourquoi nous préférons traduire ici *transformative event* par *événement instituant*, dans la mesure où cette rupture de temporalité, ce « désordre instituant » (LOURAU, 1974) opèrent des effets de transformations sociales. Moment de « créativité politique et culturelle intense » (MCADAM et SEWELL, 2001), l'événement met en tension une situation instituée, rompt avec des relations sociales rendues routinières.

Aussi, appréhender l'événement comme un objet en soi implique d'une part de saisir les éléments qui nous permettent d'expliquer le sens qu'il va se voir conférer, et d'autre part d'analyser ce moment comme une rupture d'intelligibilité (BENSA et FASSIN, 2002, *op. cit.*). Il ne s'agit pas d'abandonner l'étude des contextes, de la construction de l'événement, mais bien de voir en quoi celui-ci modifie l'« horizon d'attente » (KOSSELECK, 2000) et augure une nouvelle période.

À titre d'exemple, le démontage du McDonald's de Millau peut être analysé de la manière suivante. Il condense cinq moments importants dans la constitution de l'événement et de la cause de la malbouffe et prend ses racines dans le Larzac des années soixante-dix car les dix inculpés de Millau luttaient déjà contre le camp militaire ; les modalités de l'action

---

<sup>17</sup> Le démontage du McDonald's a été décidé par le SPLB (Syndicat des producteurs de lait de brebis) afin de protester contre la décision américaine de taxer à 100 % des produits tels que le roquefort.

<sup>18</sup> Nous rejoignons en cela Patrick CHAMPAGNE (1990).

témoignent d'une analyse préalable du contexte qui fait du démontage une action située (c'est-à-dire qui prend en compte les différents paramètres, notamment économiques, et qui est initiée par des acteurs insérés dans un territoire) ; le démontage en lui-même est le temps de la « scandalisation » (OFFERLÉ, 1994) qui consiste à poser un acte fort, provocant, afin de faire passer un message ; le temps de la justice et en particulier le procès de Millau de juin 2000 permet de repérer une autre dimension de l'action protestataire, l'instrumentalisation des procès à des fins de mobilisation ; le rassemblement de Millau 2000 constitue enfin un marqueur temporel important, qui inscrit cet événement dans une suite dont le contre-sommet de Seattle avait été le précédent moment. Ce qui est intéressant de remarquer c'est que si le démontage n'a pas été vécu comme un événement par les acteurs eux-mêmes, il va ensuite être construit, interprété et perçu comme un moment charnière de la contestation altermondialiste en France. Désormais les mobilisations protestataires disposent d'un moment fondateur, d'un leader médiatique et surtout d'un lieu exemplaire de la contestation. Par les récits<sup>19</sup> qui sont fait du démontage, les acteurs inaugurent un cadre interprétatif renouvelé, une grammaire collective partagée par nombre de mouvements contestataires qui forment la nébuleuse altermondialiste. Surtout, ces « moments d'effervescence collective » dont parle Durkheim pérennisent une configuration d'acteurs renouvelée et stabilise un calendrier protestataire, entendu comme « une séquence simulée d'événements » (ELIAS, 1996). L'après-McDonald's par exemple est une période rythmée par les célébrations d'anniversaires et autres commémorations (par exemple celle du premier rassemblement du Larzac en 1973), ainsi que par les grands rendez-vous altermondialistes (forums sociaux locaux, européens et mondiaux).

\*

\*                      \*

L'objectif de cette contribution consistait à clarifier les implications méthodologiques et théoriques d'une temporalisation des mobilisations politiques, ce qui nous a amené à revenir de manière pragmatique sur un certain nombre de notions dont nous avons tenté de préciser l'intérêt du recours dans le champ des mouvements politiques ou sociaux. Nous n'avons pas traité ici de la prise en compte de la temporalité par les acteurs de ces mobilisations. Pourtant il semble bien que c'est dans la conciliation ou plus précisément dans la bonne articulation entre un temps court ou pragmatique, constitué par les opportunités d'action et par les contraintes qui pèsent sur la prise de décision (c'est le temps des revendications partielles ou transitoires) et un temps long plus radical ou utopique que résident les conditions de succès des mobilisations politiques. Si tel n'était pas notre objet, il nous a néanmoins semblé que cette dimension constituait un terrain d'analyse qui pouvait s'avérer porteur d'un nouveau regard sur les mobilisations.

#### REFERENCES

- ALINSKY S., *Manuel de l'animateur social*, Paris, Éd. du Seuil, 1976, coll. « Points Politique, Esprit ».
- ALTBACH P.G. (ed.), *Student Political Activism: An International Reference Handbook*, New York, Greenwood Press, 1989.
- BECKER H., *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Éd. A.-M. Métailié, 1985, coll. « Collection Observations ».
- BENSA A. et FASSIN E., « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique*, n° 38 (Qu'est-ce qu'un événement ?), mars 2002, p. 5-20.
- BOUDON R., *L'art de se persuader : des idées fausses, fragiles ou douteuses*, Paris, Fayard, 1990, coll. « L'Espace du politique ».

<sup>19</sup> Que ce soit dans la presse, lors de meetings, de journées d'action ou des rassemblements, ou encore dans les ouvrages des acteurs qui reviennent sur l'action. Par exemple, José BOVE et François DUFOUR, *Le monde n'est pas une marchandise. Des paysans contre la malbouffe : entretiens avec Gilles Luneau*, Paris, la Découverte, 2001.



- BOYER R., « Économie et histoire : vers de nouvelles alliances », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 44, n°6, novembre-décembre 1989, p. 1397-1426.
- BRAUDEL F., « Histoire et sciences sociales : la longue durée », *Annales ESC*, vol. XIII, n° 4, octobre-décembre 1958, p. 725-753, repris dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 41-83.
- BRUNEAU Y., « La Confédération paysanne et le "mouvement antimondialisation". Analyse interne d'une association para-doxale et problématique », communication au colloque du GERMM *Les mobilisations altermondialistes*, Paris, 3-5 décembre 2003.
- CALLON M., « Eléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles St-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint Brieu », *L'Année Sociologique* n° 36 (n° spécial la sociologie des sciences et des techniques), 1986, p. 169-208.
- CEFAI D. et TROM D. (dir.), *Les formes de l'action collective : mobilisation dans des arènes publiques*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2001, coll. « Raisons pratiques, 12 ».
- CHAMPAGNE P., « La manifestation comme action symbolique », in P. FAVRE (dir.), *La manifestation*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1990, p. 339-356.
- CHARTIER R., *Les origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Éd. du Seuil, 2000, coll. « Points Histoire ».
- CHAZEL F. (dir.), *Action collective et mouvements sociaux*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, coll. « Sociologies ».
- CHAZEL F., « Mouvements sociaux », in R. BOUDON (dir.), *Traité de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 264-312.
- COHEN S., *Folk Devils and Moral Panics. The Creation of the Mods and Rockers*, London, MacGibbon and Kee, 1972.
- DEGROOT G.J., *Student Protest: The Sixties and After*, New-York, Addison Wesley Longman, 1998.
- DELACROIX C., « La falaise et le rivage : histoire du "tournant critique" », *EspacesTemps-Les Cahiers*, n° 59-60-61 (Le temps réfléchi. L'Histoire au risque des historiens), 1995, p. 86-111.
- DELOYE Y. et VOUTAT B., « Entre histoire et sociologie : l'hybridation de la science politique », in Y. DELOYE et B. VOUTAT, *Faire de la science politique - Pour une analyse socio-historique du politique*, Paris, Belin, 2002, coll. « Socio-histoires », p. 265-274.
- DODIER N., « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, n° 62, novembre-décembre 1993, p. 63-85.
- ELIAS N., *Du temps*, Paris, Fayard, 1996.
- ELIAS N., *Norbert Elias par lui-même*, Paris, Fayard, 1991.
- ELIAS N., *Qu'est-ce que la sociologie ?*, Paris, Pocket, 1993, coll. « Agora ».
- FARGE A., « Penser et définir l'événement en histoire. Approche des situations et des acteurs sociaux », *Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique*, n° 38 (Qu'est-ce qu'un événement ?), mars 2002, p. 69-78.
- FARGE P., « Pour une évaluation plus exigeante des fondements de la socio-histoire du politique », in P. FAVRE et J.-B. LEGAVRE (dir.), *Enseigner la science politique*, Paris, l'Harmattan, 1998, coll. « Logiques politiques », p. 217-230.
- FILLIEULE O. (dir.), *Sociologie de la protestation : les formes de l'action collective dans la France contemporaine*, Paris, l'Harmattan, 1993, coll. « Dossiers sciences humaines et sociales ».
- FILLIEULE O., « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, février-avril 2001, p. 199-215.
- FILLIEULE O. et PECHU C., *Lutter ensemble : les théories de l'action collective*, Paris, l'Harmattan, 1993, coll. « Logiques politiques ».
- FORNEL DE M., « Voir un événement. Comptes rendus de perception et sémantique des situations », in J.-L. PETIT (dir.), *L'événement en perspective*, Éd. de l'EHESS, 1991, coll. « Raisons pratiques, 2 », p. 97-122.
- FRANQUEMAGNE G., « Mobilisations socio-territoriales : le Larzac, une cause en mouvement », communication au colloque du GERMM *Les mobilisations altermondialistes*, atelier 5, Paris, 3-5 décembre 2003.
- GAMSON W.A. et MODIGLIANI A., "Media Discourse and Public Opinion on Nuclear Power: A Constructionist Approach", *American Journal of Sociology*, vol. 95, n° .1, July 1989, p. 1-37.
- GIDDENS A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, l'Harmattan, 1994, coll. « Théorie sociale contemporaine ».
- HONNETH A., *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éd. du Cerf, 2000, coll. « Passages ».
- JASPER J., « L'art de la protestation collective », in D. CEFAL et D. TROM (dir.), *Les formes de l'action collective : mobilisation dans des arènes publiques*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2001, coll. « Raisons pratiques, 12 », p. 135-159.
- KOSSELECK R., *Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2000, coll. « Recherches d'histoire et de sciences sociales ».
- LABORIER P. et TROM D. (dir.), *Historicités de l'action publique*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

- LACROIX B., « Ordre politique et ordre social : objectivisme, objectivation et analyse politique », in M. GRAWITZ et J. LECA (dir.), *Traité de science politique*, Tome 1 « La science politique, science sociale », Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 469-565.
- LACROIX B., *Durkheim et le politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques/Presses de l'Université de Montréal, 1981.
- LAGROYE J., FRANÇOIS B. et SAWICKI F., *Sociologie Politique*, 4<sup>e</sup> éd., Presses de Science Po/Daloz, 2002, coll. « Amphithéâtre », p. 118.
- LOURAU R., *L'analyseur Lip*, Paris, Union générale d'éditions, 1974, coll. « 10-18 ».
- LOURAU R., *L'instituant contre l'institué*, Paris, Éd. Anthropos, 1969, coll. « Sociologie et révolution ».
- MALER H., *Convoiter l'impossible : l'utopie avec Marx*, Paris, Albin Michel, 1995, coll. « Bibliothèque Albain Michel des idées ».
- MARTIN J.-P., « Les mobilisations antimondialisation, rôle et place de la Confédération paysanne », communication au colloque du GERMM, *Les mobilisations altermondialistes*, Paris, 3-5 décembre 2003.
- MATHIEU L., « Rapport au politique, dimensions cognitives et perspectives pragmatiques dans l'analyse des mouvements sociaux », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 1, février 2002, p. 75-100.
- MCADAM D., *Political Process and the Development of Black Insurgency, 1930-1970*, 2<sup>nd</sup> éd., Chicago, University of Chicago Press, 1999.
- MCADAM D. et SEWELL W.H., « It's About Time: Temporality in the Study of Social Movements and Revolutions », in R.R. AMINZADE, J.A. GOLDSTONE, D. MCADAM, E.J. PERRY, W.H. SEWELL, S. TARROW et C. TILLY, *Silence and Voice in the Study of Contentious Politics*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2001.
- MCADAM D., TARROW S. et TILLY C., *Dynamics of Contention*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2001.
- MCADAM D., *Political Process and the Development of Black Insurgency, 1930-1970*, Chicago, The University of Chicago Press, 1982.
- MEAD G.H., *The Philosophy of the Present*, La Salle, III, Open Court Publishing, 1959.
- MERAY T., *Budapest (23 octobre 1956)*, Paris, R. Laffont, 1966, coll. « Ce jour-là ».
- MOLOTCH H. et LESTER M., « Informer : une conduite délibérée. De l'usage stratégique des événements », *Réseaux*, n° 75, janvier-février 1996, p. 23-41.
- NEVEU E., *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, la Découverte, 2000, coll. « Repères ».
- NORA P., « L'événement monstre », *Communications*, n° 18, 1972, p. 162-172.
- OBERSCHALL A., *Social Conflict and Social Movements*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice Hall, 1973.
- OFFERLE M., *Sociologie des groupes d'intérêt*, Paris, Montchrestien, 1994, coll. « Clefs. Politique ».
- OLLITRAULT S., « Science et militantisme, les transformations d'un échange circulaire », *Politix*, vol. 36, n° 4, 1996, p. 141-163.
- PASSERON J.-C., « Attention aux excès de vitesse. Le « nouveau » comme concept sociologique », *Esprit*, n° 4 (Le nouvel âge du sport), avril 1987, p. 129-134.
- PASSERON J.-C., « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, vol. 31, n° 1, janvier-mars 1980, p. 185-207.
- PASSERON J.-C., *Le Raisonnement sociologique : l'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, coll. « Essais & recherches. Série Sciences sociales ».
- PETIT J.-L. (dir.), *L'événement en perspective*, Éd. de l'EHESS, 1991, coll. « Raisons pratiques, 2 ».
- QUERE L., séminaire *EspacesTemps*, Université européenne de la recherche, 2 mai 1994.
- RICŒUR P., « Événement et sens », in J.-L. PETIT (dir.), *L'événement en perspective*, 1991, coll. « Raisons pratiques, 2 », p. 51-52.
- RICŒUR P., *Temps et Récit*, 3 Tomes, Paris, Éd. du Seuil, 1991, coll. « Points. Série Essais ».
- SAWICKI F., « Les temps de l'engagement. À propos de l'institutionnalisation d'une association de défense de l'environnement », in J. Lagroye (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, 2003, coll. « Socio-histoires », p. 123-146.
- SNOW D.A., ROCHFORD E.B., WORDEN S.K. et BENFORD R.D., « Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation », *American Sociological Review*, vol. 51, August 1986, p. 464-481.
- SNOW D., « Analyse de cadres et mouvements sociaux », in D. CÉFAI et D. TROM (dir.), *Les formes de l'action collective : mobilisation dans des arènes publiques*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2001, coll. « Raisons pratiques », p. 27-49.
- STRAUSS A., *Continual Permutation of Action*, New York, Aldine de Gruyter, 1993, p. 24.
- TARROW S., *Democracy and Disorder: Protest and Politics in Italy, 1965-1975*, Oxford/New York, Oxford University Press/Clarendon Press, 1989.
- TARROW S., *Power in Movement: Social Movements, Collective Action, and Politics*, Cambridge (UK)/New York, Cambridge University Press, 1994.

- TILLY Ch., *Big Structures, Large Processes and Huge Comparisons*, New York, Russell Sage Foundation, 1984.
- TILLY Ch., *From Mobilization to Revolution*, New York, Random House, 1978.
- TOCQUEVILLE DE A., « L'Ancien Régime et la Révolution (1856) », Tome III, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 2004, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- VERON E., DANA J. (coll.) et FRANC DE FERRIERE A. (coll.), *Construire l'événement : les médias et l'accident de Three Mile Island*, Paris, Éd de Minuit, 1981.
- VEYNE P., *Comment on écrit l'histoire : augmenté de Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Éd du Seuil, 1971, coll. « L'Univers historique ».